

MONOGRAPHIE D'UNE TRIBU BERBÈRE

LES AITH NDHIR (BENI MTIR)

(Fin.)

CHANTS DE GUERRE. — SATIRES

Il y avait là le « Haken » des Sénégalais, des Algériens, et même des » Juifs « ; quelques Musulmans (marocains) combattaient aussi parmi les soldats.

A

Pourquoi me soumettre, pourquoi baiser les mains de ceux que le Prophète Mohammed a conseillé de battre.

A

O Bou Denib ! tu ressembles à une orpheline que son oncle a mariée de force, sans même lui faire les préparatifs de sa noce !

*

* «

Celui qui ne viendra pas nous visiter cette fois-ci est l'émule du Français: il aura beau prononcer la profession de foi (des Musulmans), il ne faudra pas le croire

O Cavaliers qui allez visiter Ségotta, les guerriers qui sont partis pleins de vie n'en sont pas revenus * !

1. Sur la prompte soumission de Bou Denib, qui a résisté à la France, sans résultat.

2. A propos du fameux combat que le Général Moïnier marchant sur Fez, livra contre les Berbères dissidents. Voir aperçu historique.

A

O Cavaliers ! A quoi bon brandir vos fusils, puisque vous redoutez le canon 75 ? (littéralement l'homme aux roues).

O Sultan des combattants pour la foi ! Haddou s'est retroussé et a saisi le balai !

**

« J'ai * endossé des burnous du Tadla ; j'ai monté des chevaux de race et ne suis point un marchand de braseros ! »

**

— Oui je travaille, oui je suis un marchand de braseros, et cela ne m'avilit pas !

**

— J'ai offert un réal à vos femmes et j'ai possédé celles que j'ai voulues !

A

— Je ne suis pas un esclave noir pour te moquer ainsi de moi. Les Aith Ndhir se sont enrôlés comme convoyeurs des Français !

**

Les Igrouan ont aussi obtenu les pour-boire (littéralement faveurs) des Français !

*

**

Bou Grin' ! ton pied à trébuché ; le « Hakem » t'a dit : « Il faut me saluer », tu lui as répondu : *a* Pardonnez-moi ô Seigneur ! »

1. A l'adresse de Aqqa Houbidmani, qui se disait sultan des Berbères dissidents. Haddoun Hamoucha était un des chefs de guerre. Fait prisonnier, il exécuta des corvées à El Hadjib, où il fut la risée des Aith Ndhir ralliés.

2. Les cinq phrases suivantes forment un dialogue-chanté. Nous les avons recueillies à Mouley Idris où deux tribus (Aith Ndhir e: Igrouan) sont venues visiter le lieu saint. C'est à cette occasion que des joutes poétiques, si l'on peut dire, ont été organisées et que, entre autre» flèche., les adversaires se sont décoché ces paroles aigre-douces.

5. Caid des Aith Na'man, clan des Âith Ndhir, à l'arrivée de la France chez eux.

O chef Moha ou Saïd ! Bou 'Ouda t'a dit : a Si nous n'arrivons pas à Tizi n'Amar par la force de nos canons, nous irons (coucher) dans ton douar ! » '-

*

**

Pays de Zaoua, tu as perdu à jamais ta verdure et ton eau : il est parti (mort) le guerrier qui te gardait et gardait Ras-el-Ma !

*

**

O Saints de la rivière, protégez-moi de vos ailes et livrez-nous les tentes que Moulay Hafid a rassemblées (le camp qu'il a formé).

**

Par Allah, ô Lmokhtar, si nous sommes vainqueurs, tu iras retrouver Khyy (au cimetière) ! *

*

**

Bou 'Ouda et Pacha, vous avez dévasté la terre !

J'ai des mulets et des outres; je vais à la source préférée parmi celles de la région !

O, sots fuyards, vous ne méritez que des déboires!

Les outres * que tu as remplies d'eau, sont-elles destinées à désaltérer les combattants pour la foi ?

I. Moha ou Saïd était le Chef de guerre des Aith Ndhir combattant Bou 'Ouja chef des troupes chérifiennes.

a. El Mokhtar el Hammadi était caïd, partisan de Mouley Haiid. Les dissidents se promettaient de le tuer, comme Khyy, s'ils mettaient la main sur lui.

3. Les deux phrases suivantes ont été dites par un caïd soumis, aux Aith Ndhir qui ont fui devant les colonnes françaises et qui ont souffert de la faim et de la soif. (Voir la note 4).

4. Un dissident lui a méchamment répondu par les trois phrases suivantes.

Dis-donc à 'Aïcha (ta femme) de préparer la tente pour que le
« Hakem » y vienne passer la nuit'.

Oui, tu choisis l'eau des sources, tu la choisis pour (abreuver)
le Chrétien (littéralement le noi-circoncis) ; ô toi qui dureras
dans la pauvreté !

*

**

Lorsque les balles pleuvent, le (craintit) israélite s'enfuit par
les vallons.

L'année est bonne pour les peureux soumis ! : multipliez donc
votre race (avec leurs femmes) ô Sénégalais' !

* *

'O Hadj Ali, l'obèse, proxénète; dis-donc à Hania (ta femme),
de préparer du ragoût !

* *

Hammou ou Fdhil envoyait Khadidja (sa femme) chercher
des « louis » pour ses petits berbères !

* *

Jamais les hommes valeureux n'ont fréquenté chez toi, ô
fuyard !

*

Vous n'avez pas peur, au moins, vous qui êtes habitués au
(siflement) des balles.

i. Les peureux sont les Berbères soumis à la France. Les dissidents de la
montagne se moquaient d'eux en leur reprochant de laisser leurs femmes
se prostituer aux tirailleurs sénégalais.

2 Le chanteur flétrit, dans les quatre phrases suivantes la conduite des
Berbères soumis aux Français, il vante ses frères d'armes, pleure les vergers
laissés aux mains des soumis et ranime le courage des « Juifs », c'est à-dire
des peureux. Ce Hamza dont on parle était un soumis qui s'était approprié
les urres des dissidents.

Nous porterons le deuil et nous, resterons couverts de souillures
puisqu'Harnza occupe nos vergers.

Si nous faisons de la parade, ô Juifs, vous feriez caracoler vos
chevaux en vous gonflant d'orgueil devant les tentes !

O coursier gris „ut me portes sur ton dos, allons chez les
Aith Youssi manger du raisin pendant qu'on ne l'a pas encore
récolté' !

CHANSONS D'AMOUR

I. — LES FEMMES.

Oh ! mon cœur est brûlé par la soif de mon amant ! (Ami), tu
as brisé mon cœur, que Dieu brise le rien !

La cohabitation avec mon amant me fait le même effet que si
j'épluchais des graines pour m'en nourrir : j'ai beau en manger
tout un champ mon cœur n'en n'est point rassasié !

**

Mon cœur bat entre mes côtes ; je ne m'apaise que lorsque
je t'aperçois, ô toi que j'aime !

● *

Lorsque je suis malade, étendue à terre, je ne suis soulagée que
par mon amant ou par du thé qui est toujours à mon chevet.

Je prends Dieu à témoin que je n'ai d'ami que celui dont je
demande des nouvelles.

I. Les dissidents Aith Ndhir étaient réfugiés dans la montagne des Aith
Yojssi ; ils n'hésitaient pas à piller les vignes de leurs voisins devenus leurs
hôtes.

Tiens ô mon frère ! ô ma chère tête, quelle montagne n'ai-je parcourue, quel lieu ai-je négligé de fouiller pour toi?

Tiens ô mon frère ! tu n'as pas demandé de mes nouvelles et je ne t'ai pas non plus cherché; il y a quelque chose là-dessous.

*

Tiens ô mon frère ! je n'ai personne pour me couvrir et me bercer, personne vers qui étendre mes bras!

*

Tiens ô mon frère.' je n'ai personne pour m'apporter un verre de thé pour calmer ma colère.

*

Tiens ô mon frère défunt ! comme lorsque des enfants placent une bougie dans une lanterne : la lumière traverse les pierres de ton sépulcre.

**

J'ai beau attiser (la braise) pour que le thé jaunisse, il reste sans saveur puisque mon cher amant ne vient pas me visiter.

**

Je voudrais gravir la colline pour te voir ô Lemchaouna* : et voir mon amant!

**

Mon ami n'est pas taleb¹ pour lui écrire une lettre; et moi, je ne suis pas bonne cavalière, pour arriver jusqu'à lui.

Envoyé, tu as fait un faux rapporten disant à celui que j'aime : « elle ne t'accordera pas ses faveurs ».

,*

Je ne guérirai pas car la jalousie s'est emparée de moi et mon amant m'a dit : je ne te connais plus.

- i. Lemchaouna est un nom propre de lieu près d'Ifran.
- a. Le taleb joue le rôle d'instituteur, écrivain public.

Approchez abeilles, que je vous parle! offrez vos gâteaux de miel à l'ami, afin qu'il en fasse son souper !

* *

Je voudrais mettre la douleur dans les plateaux d'une balance pour la répartir également entre mon amant et moi.

+
* *

Mon amant ressemble à une grappe de raisin; je [voudrais le dévorer pour éteindre mon coeur brûlant.

« *

Lorsque je me redis les paroles de mon amant, les souvenirs s'éveillent en moi et je suis prise des douleurs de la séparation; ô maître de mes pensées !

* a

Ami de mon cœur, (lit. de mon foie¹), déménage et dresse ta tente à côté de la mienne : l'isolement te pèsera moins et et je ne te languirai pas.

N'est-il pas vrai, ô mon frère, que j'ai été atteinte là, où je ne puis guérir : à la tête; donne-moi ta main je veux te faire toucher la blessure!

..

Serre-toi contre moi avant qu'il ne fasse jour, que l'étoile (du matin) ne se lève et que l'aube ne nous sépare, ô mon chéri !

IL — LES HOMMES.

Mon amour est comme une chèvre bêlante : j'ai beau essayer de l'étouffer, il se met à parler haut.

• *

J'ai trouvé des gazelles² paissant sur une montagne comment faire, ô Dieu, pour en saisir une?

1. Le foie est, pour les Berbères, le siège du sentiment. On dira d'un homme courageux : il a du « foie », pour : il a du « cœur ».

2. Allusion à des femmes que le chanteur a dû rencontrer.

O. toi qui as deux brebis¹ les soucis te rongent; nous allons t'en prendre une: l'autre te suffira bien!

O mon amie, situ meurs, je prendrai un mouton dans mon « chouari » (pour aller présenter mes condoléances).

A

Vois-tu amie c'est avec un « taureau » que tu t'es compromise; quant à moi je pourrai toujours trouver avec qui procréer.

Tu es comme cette treille inaccessible qui laisse pendre ses grappes pour allécher les gourmands.

* *

Aussi bien, tendre la main pour tromper le voisin est vilaine et méchante idée !

Echeveau de laine éclatante! c'est pour toi que je me suis enfoncé dans les jujubiers épineux.

*

Tends la main, ô perverse, pour prendre du grain ou quelque monnaie de billon, sans grande valeur.¹

**

L'envoyée m'a dit : « Un réal ne lui suffit pas ; elle veut une vache pour l'emmenner chez elle ! »

**

Ah !. je succombe sous les soucis! Voilà donc où tu m'as conduit, ô mon jugement !

* *

Dieu ne t'a encore rien fait, ô perverse ! que ne te pend-t-il sur un pic inaccessible?

**

Source entourée de treilles!²il est heureux celui qui pourrait se baigner au milieu de ton ombrage!

1. Phrase chantée à propos d'un bigame impuissant «t jaloux.
2. La source entourée de treille désigne une femme qui est bien gardée'ef que l'on ne peut pas approcher.

Esc-ce que l'amour gratuit existe? est-ce que le cœur se donne aveuglément? montre-toi donc! que je fasse ta connaissance!

A

Heureux qui planterait du thé sur le dos de son cheval, avec de la menthe au milieu et qui logerait Aïcha dans sa musette!

'A

je voudrais t'avoir dans ma demeure, ô mon amour! qu'importent les troupeaux ? mon cheval gris et toi cela me suffit.

A

Je t'aime bien mais rien ne me décidera à partir si je ne te donne pas (un baiser) pour satisfaire ma convoitise; (lesVhevaux) ne galopent pas s'ils n'ont pas eu leur ration.

* »

Attisez le feu et préparez du thé pour Ta'lalt' ; elle mérite bien que la théière penche de son côté !

A

O Ito, si le monde était éternel, ton amour aussi serait durable, ô mon amante. Or la fortune est trompeuse bien qu'elle nous favorise quelquefois...

**

On aurait dit que sa bouche avait passé la nuit parmi des fleurs; elle avait comme un vague parfum de menthe. Mon amante ressemble à un verre doré.

Oh ! mon coeur, je ne suis pas malade! mais rien ne peut guérir le douloureux mal que tu m'as fait ô mon aimée!

**

Je suis monté à plusieurs reprises jusqu'à ta cime, ô fier palmier; iu portais bien des dattes, mais elles étaient sans saveur⁴ !

I. Ta'lalt, est parait-il, une beauté lres célèbre chez les Aith Mgild.

?.. Allusion a une femme orgueilleuse d-m l» beamé n'était qu'apparente,

Je m'entourais d'épines croyant que c'était de la vigne. Mais je maniais du jujubier qui m'égratignait les doigts'.

III. — CHANSONS DIVERSES

Il y a trois choses dans la vie : les chevaux, les femmes et le pèlerinage » qui surpasse encore tout.

Chevaux! je voudrais être favorisé par le sort pour vous faire du bien ! C'est vous qui me portez et me faites voir du pays!

* »

Si je prépare du thé, avec de la menthe en abondance, c'est que le Cheikh vient visiter les culcivateurs.

*

Il vient réconcilier les combattants; si le thé est mauvais, il ne s'en formalisera pas !

Chacun s'élève en dignité, sauf moi; pourquoi? Comme si mes aïeux ne m'avaient pas légué ma part de biens !

A

Il est fini ce temps où nous possédions des brebis; les chevaux de la maison ont aussi disparu avec celui qui a constitué tout ce bien et qui avait des armes dans les meurtrières.

Je veux pleurer jusqu'à en devenir aveugle, jusqu'à en avoir les cheveux blancs; c'est par la faute de l'homme qui a échangé la tente pour habiter une maison \

i. A l'adresse d'une femme indocile et revêche sur le caractère de laquelle son amant s'est mépris.

3. Le chanteur qui a récité cette phrase est un chérif berbérisé qui habite Riba'a.

3. Cette phrase célèbre a été dite par une berbère qui reprochait à son mari d'avoir renoncé à la vie sous la tente pour demeurer dans une maison en pierres.

Silence, homme sans protection, ne parle pas devant le monde ! Qui donc t'a donné tant de prestige pour prendre la parole ?

**

Il y a, dans les vergers, des fruits âpres et des fruits doux. Il y a de même des êtres intelligents qui comprennent avant que nous ne leur parlions.

Le prêt (usuraire) n'est pas en honneur chez l'homme de bien ; le corrompu seul s'y adonne pour réaliser des bénéfices.

Préserve-moi ô forêt qui domine Sidi'Aoua' et qui me sépare des Aith Seghrouchen /

*

Oh! le bonheur de celui que favorise la fortune ! Il ne monte que des chevaux, il n'a que de belles femmes pour dresser sa tente !

Quand à toi ô Pauvre ! personne n'a besoin de toi, même pas ton frère ! Les gens ne t'appellent jamais. La mort est pour toi préférable !

Fais-moi grâce, ô douleur, sur un sol étranger, et laisse-moi donc arriver dans mon pays !

*

Tiens, frère ! celui qui n'a ni troupeaux de bœufs pour le suivre dans ses déplacements, ni âne, ni grain en abondance, ni femme belle, celui-là ferait mieux de mourir !

DICTONS ET PROVERBES

Celui qui ne laboure pas ne peut être rassasié de pain.

#

Celui qui a volé est prêt à tous les événements.

I. Nom de saint dans la région d Ifran.

Qui n'est pas aimé de sa femme n'est vraiment pas marié !

On n'est pleuré que par son propre œil; on n'est frictionné que par ses propres mains.

Tu reconnais le vol ô toi qui n'as pas à prêter serment (qui n'es pas accusé).

**

Celui qui s'évanouit n'attend pas qu'on lui prépare sa couche.

A

Le méchant calommiateur creuse (sa tombe) avec sa bouche.

*

**

(Frappons) un seul coup avec la pioche et non dix avec une binette.

A

Le vieux singe ne s'apprivoise plus.

*

**

« 'Ach-**B** (Le cri par lequel on fait avancer le troupeau) dépasse une seule chèvre.

**

Le lévrier n'a pas l'espace suffisant pour dormir et il prend encore un chameau comme hôte.

**

Le brasero dit à la bouilloire : « sans moi, tu ne servirais à rien ».

DEVINETTES

« Je te pose cette question¹ : elle marche en jettant de la galette ! Quel est son nom ?

i. Le verbe berbère employé veut dire exactement: saupoudrer, répandre sur. La demande serait donc mot-a-mot : a je le répands sur toi «L'expression berbère qui correspond à » je donne ma langue au chat » est : •< un âne est à ma charge »-

— Je ne sais pas !
— Un âne est à ta charge. Son nom est « la vache »

**

Demande. — Madame broute en jettant du gravier.
Réponse. — C'est la chèvre ou la brebis !

**

D. — Il suit son chemin en lançant des cailloux ?
R. — C'est le cheval (qui rejette des crottes) !

D. — Elle arriva devant la rivière, puis elle eut honte (de traverser) ?

R. — C'est la sandale !

D. — Elle traverse la rivière sur un seul membre ?
R. — Une canne !

**

D. — Elle monte en criant, elle redescend en criant ?
R. — La chaîne du puits !

*

D. — Pas une pierre ne soutient notre maison. Elle n'a que des os ?

R. — Une pastèque !

D. — Notre maison est glissante ; tu tombes à terre si tu y es distrait ? -

R. — Le bain-maure !

A

D. — La lune qui nous éclaire a des terrasses en métal ?
R. — La lanterne !

D. — Elles vont en étendant des chiffons ?
R. — Les cardes !

i. La bouse en tombant à terre s'applatit et prend la vague forme d'une galette.

D. — Quel est cet homme noir qui traverse la rivière sans se mouiller ?

R. — L'ombre d'une personne !

*
m *

D. — Quel est cet esclave noir qui a des membres blancs ?

R. — Le saule !

ANECDOTES ET CONTES

CE QUE JE CHOISIRAI SI. :

Si Dieu me donnait à choisir, par quoi commencerais-je ? D'abord : un fusil à pierre avec lequel se défendent les vedettes. Puis j'achèterais de ce fameux thé qui contente les invités. J'aurais ensuite un cheval qui serait à ma disposition lorsqu'on annoncerait une alerte. Je prendrais une femme qui me lisserait des tapis; j'aurais une paire de bœufs (qui labourerait la valeur) de deux « Sahfa »¹. Puis j'irais en pèlerinage, ce qui vaut encore mieux, que tout.

A

ANECDOTE SUR LES AITH OURTHINDI*.

Les Aith Ourthindi forment un clan des Aith Ndhir. Les gens répètent, à leur sujet, l'anecdote suivante :

« Un homme des Aith Ourthindi mourut laissant deux garçons, leur léguant pour tout bien : un chien. Les deux enfants se partagèrent le chien que leur père leur avait laissé en héritage. On les appela dès lors.* « Ceux qui ont un chien pour tout héritage (en berbère : aith ourthen idi.).

Voilà pourquoi on les appelle les « Aith Ourthindi ».

1. La « Sahfa » est une mesure de capacité qui vaut soixante « mouds ».
2. Berbères des Aith Ndhir, fixés au sud-est de cette tribu.

ANECDOTE SUR LES AITH NA'MAN'.

Des hommes avaient volé une vache. Le propriétaire de la bête vint les trouver et leur dit :

- Vous m'avez volé une vache ?
- Nous n'avons rien volé !
- Jurez-moi que vous ne l'avez pas volée ?

Les gens allèrent prêter serment avec la « cécité » ; c'est-à-dire qu'ils ont été devant un marabout et ils ont dit : « Nous jurons par ce saint béni que nous ne t'avons pas volé ta vache ! » Ils jurèrent en fermant les yeux et ils devinrent aveugles (en berbère: « a'man »). C'est pour cela qu'on les appelle « les Aith Na'man », c'est-à-dire les gens qui ne voient pas clair'.

UN COMBAT EN TEMPS MAGHZEN.

Amred était caïd des Aith Ia'zem chez les Igrouin. Un clan de ces derniers qui s'appelait Aith Izararen dit au caïd : « Tu ne nous gouverneras pas ». Le caïd alla alors trouver Mouley Abd El Aziz, Sultan en ce temps là. Il lui dit : « Veux-tu m'aider pour que je devienne leur chef ? »

Le sultan lui remit des lettres avec des ordres aux caïds des Aith Ndhir qui devaient l'aider à « manger » les ennemis.

Amred apporta les lettres et les fit lire aux caïds des Aith Ndhir. Ces derniers lui dirent : « Tel jour, nous viendrons ». Au jour indiqué, toute la tribu alla prêter son concours au caïd des Igrouan. Nous partîmes tous : pas un cavalier, pas un fantassin n'était resté. Quand nous arrivâmes en territoire Igrouan, en face l'ennemi, nous nous arrêtâmes sur un mamelon. Le caïd

1. Les Aith Na'man sont un clan de la tribu des Aitb Ndhir.

2. Chez les Berbères, lorsqu'on va pour prêter serment devant un marabout, on simule une infirmité quelconque. On croit que la « baraka » du saint réalise les *gâtes* infirmes si l'on n'a pas la vérité.

Il va sans dire que cette origine des Aith Na'man est purement anecdotique. Elle est basée du reste sur un simple jeu de mots. On sait en effet que « Aith Na'man » signifient : les descendants de Na'mao, nom propre arabe, bien connu.

Amred et ses gens fondirent sur les Izararen et les surprirent dans leurs douars. Les ennemis, attaqués, les poursuivirent. Le combat s'engagea et voilà la poudre qui se mit à parler entre eux. Nous allâmes alors, nous les Aith Ndhir, aider le caïd. Nous remportâmes une victoire sur l'ennemi que nous délogeâmes et que nous poursuivîmes au delà de ses douars. Nous tuâmes huit hommes ou femmes. Nous passâmes cette nuit là chez le caïd des Igrouan. Le lendemain, l'ennemi envoya au caïd un bovin pour demander la paix. La délégation égorgea le bovin, présenta ses respects au caïd et la paix fut conclue entre eux.

Le lendemain, nous partîmes dans notre tribu Aith Ndhir. Nous repassâmes par Agourai. A El Hadjèb nous nous dispersâmes, chaque caïd des Aith Ndhir regagna sa tribu avec ses gens.

* *

LE SULTAN MOULEY HAFID ET LES AITH NDHIR. CAUSE DE LEUR ENTRÉE EN DISSIDÛNCE.

Le sultan Mouley Hafid avait exigé des impôts des Aith Ndhir qui les lui payèrent. Il exigea ensuite des soldats qu'il leur dit de lever dans chaque ir's (clan). Lorsqu'il eut exigé cela, les Aith Ndhir abandonnèrent leur lieu de campement du Sais et toute la tribu se réfugia dans la montagne.

Il n'y eut que les « Aqqa », c'est-à-dire le caïd Aqqa Boubidmani et le caïd Aqqa ou Harzallah qui ne se sauvèrent pas et vinrent habiter à la « Hamria » (camp de Meknès), chez les Français.

Les Aith Ndhir qui avaient fui se réunirent, égorgèrent des brebis, mangèrent et burent, préparèrent du thé, du rôti et des brochettes.

Après le repas, les Anciens furent invités à sortir pour tenir conseil au dehors. Ils quittèrent donc la tente et dirent (en séance) :

« Il faut que nous élisions notre « amr'ar (chef) et désigner des « amasáis » (répondants); nous ne nous occuperons plus de dette de sang ni de dette d'argent. Nous allons nommer Moha ou Said Aqddar ou Aissa. C'est lui qui sera notre chef ». Les vieux appelèrent Moha ou Said. Lorsqu'il arriva vers eux, ils prirent de l'herbe et lui dirent (en la jetant sur lui) :

« Puisse Dieu te bénir pour nous! Tu es notre 'Amr'ar ».

Moha ou Said leur dit alors : « Vous me donnerez les répondants que je choisirai pour le clan.

— Désigne ceux que tu veux!

— Je veux un tel, un tel etc.. pour les clans.

— Nous acceptons. C'est entendu! »

Dès ce moment les gens se mirent à exécuter tous les ordres de l'Amr'ar.

Mouley Hafid expédia des troupes pour soumettre les Aith Ndhir. Le chef de la colonne du Sultan s'appelait Bou'Ouda qui se fixa dans la campagne de Tiniza. Un soir, il fonça sur les aith Ndhir à El Hadjeb. Il les en chassa et mit le feu à la Casba. Au coucher du soleil, il s'en retourna au camp (de Tiniza).

Le lendemain il dirigea encore une attaque contre les Aith Ndhir qui se portèrent au devant et lui livrèrent combat devant la maison de Mohand ou Qasson. Bou 'Ouda tua trois berbères auxquels il trancha le cou.

Le lendemain l'Amr'ar convoqua les Aith Ndhir qui se réunirent tous au point qu'il ne manqua pas un cavalier et pas un fantassin.

« Vous allez vous diviser en trois groupes. Le premier tiers combattra (l'ennemi) à Ta'isaouit, le 2^e tiers se portera à Bou Fettouz; le dernier tiers se tiendra à Sidi'Aïssa. Celui qui essayera de faire du butin, leur recommanda-t-il, verra, de sa propre main les cheveux de sa femme rasés et sa tente brûlée. »

Les Aith Ndhir marchèrent sur la colonne de Bou 'Ouda, composée de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. « Dieu précipita le ciel sur la terre » et les combattants se mirent à s'exterminer. Petit à petit, les Aith Ndhir délogèrent les soldats ennemis et « mangèrent » le camp auquel ils infligèrent des pênes.

Pizani' tirait sans cesse le canon; il ne put trouver un moment de répit. Il enleva les canons de dessus leurs affûts, se jeta sur son cheval et s'enfuit. La colonne fut désagrégée.

Moule} Hafid en organisa une autre, qu'il expédia chez les Aith Ndhir. Elle comprenait treize Caid-er-Rha qui allèrent se fixer à El Hadjeb. La tribu envoya alors des femmes comme parlementaires avec des bovins, pour demander la paix à Bou 'Ouda. Le Sultan pardonna aux Aith Ndhir en leur disant : « Je vous

i. M. Pizani actuellement officier d'artillerie, était alors un des membres de la mission militaire française, auprès des troupes chérifknes.

accorde la paix! » Ces derniers payèrent les impôts pour lesquels ils s'étaient battus. Ils fournirent aussi des soldats pour six mois. Mais le Sultan Mouley Hafid exigea des soldats qu'on enrôlerait pour quatre ans. Les Berbères refusèrent en disant : « Nous ne fournirons rien; ce sont les Français qui gouvernent maintenant, tu n'as plus aucune autorité ».

Les Aith Nahir tinrent alors conseil dans la maison de Marna. Chaque ir's était représenté. Ils nommèrent un autre chef de guerre, car le premier était destitué du fait que l'on avait obtenu la paix.

On choisit Bou 'Azza Imeloui ou Na'man. On marcha sur la colonne du Commandant Brémont fixée au col de Segona; on voulut la réduire avant qu'elle ne portât secours au Sultan (à Fez). Lorsque les combattants arrivèrent près d'elle, le Commandant se mit à les harceler avec des obus et de la mitraille; ils rebroussèrent chemin, vinrent camper à Ras el-ma et coupèrent la route de Fez. Ils combattirent le Sultan aux portes de la capitale et l'assiégèrent pendant un mois et quatre jours. Ni grain, ni beurre, ni poterie n'entraient en ville.

Les Aith Nahir portèrent alors au pouvoir Mouley ez-Zin à Meknès. Lorsque Mouley Hafid sut que son frère était reconnu sultan à Meknès, il écrivit à Paris pour que les Français vinssent réduire les Aith Nahir. Si l'affaire était restée seulement entre lui et nous^t, jamais il ne nous aurait eus...

Lorsque les Français qui campaient au Ségotta se mirent en route, Lhafid Cheraii écrivit aux chefs de notre camp de Ras el-Ma : « Si vous demeurez dans l'endroit que vous occupez en ce moment, il vous arrivera malheur (liti^t : cet oeil vous aura vus, l'autre ne vous aura jamais vus) ».

La « Mhalla » de Ras-el-ma fut disloquée ; chaque clan partit de son côté et rentra dans son territoire.

Les Français entrèrent à Fez ; ils firent une sortie chez les Aith Youssi qu'ils soumièrent les premiers. Ils revinrent chez les Aiths Ouallal et les Aith 'Ayach. Après qu'ils eurent brûlé la maison du 'Ayachi, ils s'en retournèrent à Fez.

De Fez, les Français vinrent à Meknès. Ils passèrent par chrz Oqqa Bouhidmani, dont ils brûlèrent la maison. Ils arri-

t. Liaforruateur est un berbère des Aith Nahir. Il a assisté à tous les combats qu'il nous a racontés.

vèrent à Meknès où ils séjournèrent. Sidi Mohammed Ou el Marani, qui est berbère comme nous, écrivit aux Aïht Nahir. Ils nous disait : « Si vous voulez vous soumettre, vous n'avez rien à craindre. L'autorité française est, pour vous, meilleure que celle des musulmans. Nous nous soumîmes et nous regagnâmes nos terres et nos récoltes. Nos notables se rendirent chez le Général'. Lorsqu'il nous reçut, il nous accorda l'aman pour nos propriétés, nos enfants, et nos troupes. Il nous dit de choisir nos Caid. Nous désignâmes : Djilalaou Alla, Ben Nacer ou 'Adjamou et El Mahdjoub.

Voilà l'histoire terminée ; quand à nous, nous sommes encore sous le Gouvernement des Français.

A

HISTOIRE DU CHASSEUR ET DE LA VIPÈRE.

Il était un chasseur adroit. Un jour il alla chasser il trouva une vipère qu'il mit en joue parce qu'il voulait la rapporter. Le reptile l'interpella en lui disant : « Je te conjure par Sidi Ali Bens Nacer' ne me tue pas ! Approche, tiens un réal. Tu reverras me trouver tous les jours, je te remettrai une pièce ».

Chaque jour, il allait chez la vipère qui lui donnait un réal. Mais une année, le chasseur voulut aller en pèlerinage à la Mekke. Il s'en fut trouver la vipère et lui dit : « Ma chère j'ai l'intention de partir en pèlerinage. Je te présente mon fils. Tu lui remettras, le réal que tu as, l'habitude de me donner chaque jour, en attendant que je revienne. »

Il se mit en route pour la Mekke et son fils se rendait tous les jours chez la vipère dont il recevait un réal.

Voilà qu'un jour l'enfant en question se dit : « Ma foi, j'ai bien envie de tuer la vipère vers qui je viens chaque jour pour recevoir un réal ; je prendrai les réaux qui sont sous elle et je serai tranquille. » Il la frappa et lui coupa la queue, sans la tuer. La vipère lui échappa ; mais elle porta un coup à l'enfant et le tua.

1. Le Général Dalbiez alors fixé à Meknès.
2. Sidi 'Ali ben Nacer est un marabout, patron dont se réclament les « erramis », secte qui s'adonne surtout à la chasse. La tribu Aïth Nahir compte beaucoup de ses sectateurs ; (Voir, plus haut, au chapitre : Religion).

Elle demeura au même endroit; lorsque le chasseur fut de retour de la Mekke, il sut que son fils était mort. Il dit à sa femme : a Qui a tué mon fils ? Mon cher, c'est la vipère qui l'a tué, lui répondit-elle ».

L'homme alla trouver la vipère et lui dit : « Qu'as-tu donc fait tu as tué mon fils. — Mon cher lui répondit-elle, c'est ton fils qui m'a trahie le premier; il m'a coupé la queue : je l'ai frappé et l'ai tué. Maintenant si Dieu te guide (si tu veux bien), viens et prends ce qui te suffira de cet argent ; je crains en effet, qu'un jour, pensant à ton fils défunt tu ne me portes un coup et ne me tue ou que moi-même regardant ma queue, je ne te frappe à mort! Prends donc ce qui te suffira ; éloigne-toi et ne reviens jamais plus ! »

L'homme saisit ce qu'il crut devoir lui suffire et s'en alla.

A

HISTOIRE DE DEUX FRÈRES.

Il avait deux frères, l'un était riche et avait deux garçons ; l'autre avait des filles et il était pauvre. Celui qui avait des garçons dit à une esclave ; « Lorsque tu auras battu le lait, tu en rempliras un vase que tu porteras à « la tombe abandonnée ». La servante se mit à porter du lait sur une tombe et le versait dessus.

Les deux frères qui avaient l'un des garçons l'autre des filles étaient un soir assis dans le lieu de réunion et ils conversaient. Celui qui avait des filles dit à son frère : « Tu ne me donne rien : ni lait ni grain !

— Mais je t'envoie du lait tous les jours, lui répondit-il !

— Si tu m'envoies quelque chose moi je n'ai rien reçu ! ».

Le père des garçons appela l'esclave et lui demanda (en présence de son frère) « Ne t'avais-je pas enjoint de porter du lait à la tombe abandonnée » ?

— Oui rame l'a dit, répondit-elle, j'en ai porté et je l'ai versé dessus.

— J'ai compris dit le père des filles ; puisque je suis sans biens je suis à la tombe d'un étranger ». Je jure que je n'abiterai pas ce pays et que je ne resterai plus ici.» Il se mit en route et arriva dans un pays désert où il trouva un village, auprès duquel il vint s'installer. Voici que sept ogres se présentent devant la

porte du village. L'un d'entre eux cria: « Ouvre la porte ô Qzibroun!» et la porte s'ouvrit d'elle-même; les ogres entrèrent-

L'homme attendit jusqu'au lendemain matin. Un des ogres cria encore : « Ouvre la porte ô Qzibroun : » et la porte s'ouvrit toute seule; ils sortirent et allèrent dans les champs.

L'homme se leva, s'avança lui aussi vers la porte et dit : « Ouvre la porte ô Qzibroun » ; la porte s'ouvrit et il entra. H trouva dans le village : de l'argent, de l'or, des chevaux etc.. Il y avait une rivière de miel et une autre de lait, il trouva des couscous. Il amena une mule jeta sur elle un chouari qu'il remplit d'or jusqu'à ce que la bête ne put presque plus bouger. Il écarta un cheval qu'il sella et il revint vers la porte en disant : « Ouvre la porte ô Qzibroun ! » Elle s'ouvrit et il sortit. Il monta son cheval et poussa devant lui sa mule. Arrivé à son village, il mit pied à terre et dit à une de ses filles : « Va chez ton oncle lui demander l'areb'i' ». La fille alla chercher la mesure que son père saisit et avec laquelle il se mit à mesurer l'or qu'il avait apporté. Quand il eut fini, il prit quatre louis qu'il colla à la partie de la mesure par où l'on fait glisser le grain. Il remit l' « areb'i » à sa fille qui alla le porter à son oncle. Ce dernier vit les louis et vint vers son frère :

a D'où te viennent ces louis, lui dit-il?

— Mon cher, j'ai été dans un village où j'ai trouvé des ogres. Quand ils voulaient en sortir, ils disaient : a Ouvre la porte, ô Qzibroun! » et la porte s'ouvrait. Je les ai laissés partir, puis je suis allé aussi dire : « Ouvre la porte, ô Qzibroun! ». La porte s'est ouverte et je suis entré. Si tu désires donc y aller, tu n'as qu'à le faire ».

L'homme s'y rendit lui aussi, tout seul. Arrivé au village, il dit : « Ouvre la porte, ô Qzibroun! » La porte s'ouvrit; il pénétra dans le village.

Il alla boire du lait, prendre du miel, manger du couscous et de la galette. Il se dirigea lui aussi, du côté de l'or. Il revint vers la porte et se mit à dire : « Ouvre la porte, ô Qzibroun! » La porte ne voulut pas s'ouvrir, parce qu'il avait consommé de la nourriture du village. Il avait beau répéter : « Ouvre la porte,

i. Mesure de capacité qui vaut, comme son nom l'indique un quart de moud, environ 9 litres.

ô lait! ouvre la porte, ô couscous! ouvre la porte, ô pain! J>. la porte ne s'ouvrait toujours pas. Il resta là jusqu'à ce que les ogres fussent de retour. Ils prononcèrent la formule habituelle et la porte s'ouvrit. Ils entrèrent, trouvèrent l'homme, le saisirent et le tuèrent.

~

LA MULE DU CIMETIÈRE.

Il y avait un douar qui déménagea, de nuit, et installa son campement sur des tombes. Une tente se fixa à l'écart, toute seule. Les gens attachèrent leur troupeau, et leurs bêtes de somme; après souper, le maître de cette tente dit à sa femme : « Va suspendre (les musettes) d'orge au cou des bêtes! » Elle se leva et se mit à donner la ration. Elle trouva, au milieu des bêtes une mule qui n'était pas à eux et qui se mit à lui dire : « Regarde les dents avec lesquelles je te dévorerai et dévorerai la terre qui te supporte! »

La femme dit à son mari : « La mule me dit telle et telle chose ! »
— Donne donc la ration à la mule, lui dit-il, de quoi as-tu peur, que Dieu t'envoie une mort subite ! »

Elle suspendit (la musette) à la mule, puis ils allèrent se coucher. La femme attendit que son mari fût endormi, elle se leva alors et se réfugia dans une tombe où elle se cacha. Le temps passa; la mule entra dans la tente et se mit à chercher l'homme et la femme. Elle ne trouva que le premier. Elle le tua, frappa la tente et la déchira, défit la couche, brisa les ustensiles.

Quand il fit jour, la femme sortit de la tombe. Elle dit aux gens du douar : « Rassemblez-vous que je vous raconte ce qui m'est arrivé. » Elle leur dit ce qui s'était passé la nuit et les paroles de la mule du cimetière. Tous se répétèrent l'histoire et les gens changèrent leur lieu de campement.

*W

HISTOIRE DE DEUX OKPHELIÏS OU LES FOURBERIES D'AKHATHAR.

Il était un homme riche qui n'avait pas d'enfants. Tous les matins, en faisant sa prière, il élevait les mains vers Dieu pour demander des enfants. Dieu, favorisa sa femme qui mit au monde

deux jumeaux. Le père les dénomma l'un « Grand » et l'autre « Petit », puis son jour arriva, et il mourut. Les jumeaux grandirent et devinrent des hommes. Leur père leur avait laissé une **fonuGe** considérable. Ils se mirent à la gaspiller au point qu'il ne leur resta plus rien (littéralement il ne resta que Dieu). Ils demandèrent à leur mère : « D'où provient la fortune de notre père, pour être aussi importante ? »

— Votre père était coupeur de routes, leur répondit-elle. En tuant les gens, il a amassé beaucoup de richesses. »

« Grand » et « Petit » se décidèrent à aller voler le trésor du roi. Ils y puisèrent des biens par trois fois. Le roi s'aperçut que le trésor était pillé et que le mur était percé d'un trou. Il fit venir le ministre et un Israélite. Ces derniers placèrent une grande jarre à côté du trou pratiqué dans le mur et y mirent de la matière collante, pour **qu'il y** tombât en entrant.

Le voleur entra, en effet, et tomba dans la jarre, a Petit » fut ainsi pris à l'intérieur; son frère « Grand » se pencha vers lui et le vit collé au milieu de la jarre. Il coupa la tête de son frère; il prit des biens et revint vers sa maison. Il appela sa mère et lui jeta la tête de son fils. La femme se mit à se lamenter. Grand l'étrangla et lui dit : « Silence ! »

Le lendemain, le roi entra dans le Trésor et vit un homme sans tête. Il appela le ministre et l'Israélite.

— Prenez cet homme, leur dit-il, placez-le dans la rue ! Son parent viendra bien le chercher !

« Grand » chargea un âne de poteries neuves et dit à sa mère : « viens me conduire l'âne jusqu'auprès de ton fils. Arrivée là, tu renverseras la charge de manière à tout briser ». Elle fit semblant de pleurer les poteries, alors qu'en réalité elle pleurait seulement son fils.

« Grand » se rendit au marché et acheta quelque vingt boucs et une quarantaine de bougies qu'il fixa aux cornes des bêtes. Au milieu de la nuit, il les alluma et conduisit les bêtes pendant que les bougies éclairaient, jusqu'à côté de son frère. Les gens qui gardaient (le cadavre) quittèrent les côtés de « Petit » et son frère le saisit et l'emporta chez sa mère, dans leur demeure, on l'enterra dans la maison.

Le lendemain matin, le roi apprit, par les gens, que l'homme mort n'était plus en place. Le roi leur dit : o nous allons lâcher un faucon qui fouillera dans la ville; il nous indiquera où se trouve

le cadavre du mort. » On le lâcha, il alla jusque chez a Grand * ; ce dernier saisit le faucon, il entra chez lui, égorgea l'oiseau et le mangea.

Le soir, le faucon ne revint pas chez le roi qui ordonna alors : « Amenez sept mendiants qui parcourront la ville en demandant de la graisse de faucon pour le roi qui est malade; on leur distribuera de riches aumônes. »

Une mendicante entra chez la mère du jeune homme mort pour demander de la graisse. La femme lui en remit un peu sur le pas de la porte; Grand rencontra la mendicante sur le seuil et lui dit : « Que viens-tu chercher ici? »

— Mon cher, (je suis venue demander) simplement un peu de graisse pour le roi qui est malade.

— Attends ! lui dit-il, montre-moi la quantité que ma mère t'a donnée ! »

La mendicante lui montra la graisse. Grand lui dit : « Viens pour que je t'en donne davantage ! » Il entra (avec elle) dans la maison ; il lui donna un coup de poignard et la tua.

Le soir, six mendiants seulement furent de retour. La septième manquait. La nouvelle arriva chez le roi auquel on dit que l'une d'elles avait disparu et n'était pas rentrée. Le roi appela le ministre qui conseilla au souverain de prendre deux boules l'une en or l'autre en argent éclatant. Le ministre fit publier par la ville que tous les jeunes gens, devaient venir jouer aux boules dans la soirée.

« Grand » fabriqua une boule en cuivre et alla jouer. Il jeta la boule en cuivre, il garda celle qui était en or et la cacha. Le soir, le roi sut que la boule en or avait disparu. Il appela le ministre et lui dit : « La boule est partie! — Nous allons organiser, lui répondit-il, une fête ou sera conviée toute la ville. » On donna une fête dans le palais du roi ; « Grand » était parmi les invités. On but de l'anisette après souper et chacun se mit à raconter ses aventures, « Grand » fit le récit de tout ce qui s'était passé : l'histoire de son frère, celle des boucs, etc. Le ministre se leva alors, lui coupa la barbe avec un rasoir, et, content (d'avoir marqué le coupable), il but lui aussi de l'anisette et s'endormit (d'ivresse).

Mais « Grand » aux ruses merveilleuses s'éveilla; il était dégrisé. Il porta la main à sa barbe et la trouva rasée, il comprit ce qui était arrivé. Il chercha le ministre; lorsqu'il le trouva, il

le vit endormi, le rasoir à côté de lui ; « Grand » le saisît rase la barbe du ministre ainsi que celle de dix ou quinze voisins, puis retourna se coucher.

Au matin, le ministre se réveilla. Tout content, il courut vers le roi pour lui annoncer la nouvelle « L'homme en question est pris dit-il ! »

— Quelle marque lui as-tu faite, iuterrogea le roi ?

— Je lui ai rasé la barbe répondit-il !

— Touche-donc la tienne; la portes-tu ou non ? »

Le ministre porta la main à sa barbe et ne la trouva pas. Il se mit à se frapper le visage en disant : « O mon père, il m'a déshonoré ! »

Le roi fit alors publier ceci : « Celui qui a accompli tous les foi faits sera pardonné; il est sous la protection de Dieu. » Grand se montra au roi en disant : « Je suis « Grand » aux farces merveilleuses ». Il raconta tout ce qui s'était passé et il fut pardonné.

Le roi congédia son ministre et nomma « Grand » à sa place et voilà l'histoire terminée.

ABÈS.